

Nora Lomelet

Le séminaire «L'angoisse»

Tout le génie de Freud fut de constater que sa théorie n'avait rien de concluant : « Il est presque humiliant, écrit-il, qu'après un si long travail nous rencontrions toujours et encore des difficultés dans les conceptions des faits les plus fondamentaux, mais nous nous sommes proposés de ne rien simplifier et de ne rien dissimuler – si nous ne pouvons voir clair, du moins voulons nous voir clairement les obscurités » (Inhibition-symptôme-angoisse p. 39).

Sur cette transition, du clair-obscur freudien, passons à Lacan et laissons nous guider dans son séminaire par ce fil d'Ariane qu'il nous tisse, et sur lequel nous pourrions inscrire, histoire de ne pas trop nous emmêler : « l'angoisse n'est pas le doute, c'est l'absence du doute ». Quand le sujet doute, il s'arrache à cette affreuse certitude qu'il rencontre dans l'angoisse. L'angoisse n'est pas non plus liée à une peur de la castration : « ce n'est pas devant elle que le sujet recule », nous dit-il, « c'est de faire de sa castration un don à l'Autre » un Autre Autrifié pourrions nous dire « qui veut ma peau ».

Le séminaire sur lequel nous prenons appui cette année est celui de l'Angoisse. Ce titre à lui seul est évocateur, il s'adresse à chacun de nous, puisque rares sont ceux qui n'ont pas rencontré ce sentiment au moins une fois dans leur vie. Encore faut-il savoir de quoi l'on parle lorsque l'on parle de l'angoisse. Cet adjectif est couramment utilisé pour définir un peu tout et son contraire. Stress, inquiétude, crainte, doute sortent pêle-mêle de ce mot valise. Or l'angoisse dont nous parlons, est un affect très particulier qui plonge le sujet dans une sorte d'incompréhension, d'étrangeté sur ce qu'il éprouve, il n'en connaît ni l'origine ni la fin, il ne peut en parler qu'à travers ce qui se joue dans son propre corps : Écrasement de la poitrine, resserrement de la gorge, sensation d'étouffement, panique, absence de désir... Alors qu'en dire, sinon que ça résiste, que ça insiste et que ça existe irréductiblement.

Si pour Freud, le rêve et son interprétation fut la voie royale vers l'inconscient, l'angoisse sera pour Lacan, celle qui mène au désir : « Elle est très précisément, le point de rendez-vous où vous attend tout ce qu'il en était de mon enseignement antérieur ». Autant dire que cet ouvrage est incontournable ! Mais au-delà de ce qu'il peut nous apporter comme clefs, Lacan nous y fait la démonstration de son talent d'enseignant, dont l'approche très clinique et la simplicité, toute relative, m'ont permis de m'y plonger avec plaisir.

Mon projet dans ce travail de lecture, ne fut pas de théoriser dogmatiquement sur l'Angoisse, mais de repérer les points essentiels qui y sont évoqués, afin que chacun puisse s'en saisir pour y travailler plus profondément. Ce séminaire écrit entre 1962 et 1963, est un outil aussi complexe qu'abordable, un instrument dont on peut se servir pour en faire jaillir une tonalité, un peu comme ces percussions africaines appelées Djembés, qui ne nécessitent pas que l'on soit un déchiffreur de notes pour en jouer.

Pour rester dans la métaphore musicale, notons que Lacan va s'éclairer comme toujours, de la partition Freudienne, celle que le père de la psychanalyse avait retranscrite en 1925 dans son ouvrage « inhibition-symptôme et angoisse ». Livre au titre énigmatique si l'on croit Lacan, puisqu'il dira à son propos, qu'il parle de tout, sauf de l'angoisse.

Une trentaine d'années avant sa publication, Freud aborda la question de l'angoisse dans un article intitulé « Unheimlich ». La version officielle de ce titre retenue par Marie Bonaparte, fut « inquiétante étrangeté ». En préambule, ce texte laissera apparaître toute la difficulté de l'auteur, à traduire ce terme d'« Unheimlich » :

« Il est tout aussi certain que ce mot n'est pas toujours employé dans un sens qu'on puisse déterminer avec rigueur, écrit-il, de sorte que le plus souvent il coïncide tout simplement avec ce qui suscite l'angoisse ». En nous faisant l'inventaire étymologique du mot « Heimlich », comme étant : Le non étranger, le familier, l'intime, le foyer, Freud constatera que cet adjectif peut tout aussi bien traduire : le fermé, l'impénétrable. Il s'inspirera de certains écrits Suisses et Souabes afin d'illustrer toute l'ambiguïté de ce terme.

Je vous en livre quelques extraits : « je me sens parfois comme un homme qui chemine dans la nuit et croit aux fantômes, chaque recoin est pour lui Heimlich et le fait frissonner »

Ou encore cette conversation sortie d'un autre ouvrage :

— « Heimlich, qu'entendez-vous par Heimlich ? »

- « Et bien, j'ai la même impression avec eux qu'avec un puits comblé, ou un étang asséché, on ne peut jamais passer dessus sans avoir l'impression que de l'eau pourrait en ressurgir un jour » (L'inquiétant p. 155).

« L'heimlich » et « l'unheimlich » seraient en fait du connu, ou du reconnu, et peut-être faisons un pas de plus, une vieille connaissance qui n'aurait jamais dû sortir de l'ombre.

L'angoisse nous le constatons, se prête à de nombreuses interprétations, c'est pourquoi il est important d'en préciser la teneur : L'angoisse n'est pas de la peur. Elle plonge le sujet dans les mêmes affres de l'inhibition, de l'empêchement, de la terreur, sauf que l'objet dans la peur est nommable, interprétable, quand justement dans l'angoisse, l'objet qui la provoque est indéterminé. Très trivialement nous pourrions supposer que l'angoisse est sans objet, mais ce serait s'égarer dans une mauvaise direction. Lacan dans son séminaire rappelle que cet affect n'est pas sans objet, il va pour en faire la démonstration, remanier et finaliser son objet petit a. La lettre dont il soulignera le caractère privatif.

Si nous reprenons le livre « inhibition symptôme et angoisse », qu'y trouvons-nous ? Tout d'abord, un postulat que l'angoisse est un produit de transformation de la libido. En 1897, Freud aura, pour développer cette affirmation, son fidèle Fliess, à qui il écrira ceci : « Une excitation libidinale est provoquée, elle n'est pas satisfaite, pas employée, à la place de cette libido détournée de son utilisation, de sa décharge, survient alors l'état d'angoisse » Et comme les exemples ne manquent pas, après tout l'angoisse est de tout temps, il ira les chercher du côté des veuves, des vierges en passant par les troubles de coïtus interruptus. En bon neurologue, il s'appuiera sur la théorie des humeurs pour conclure que : « l'angoisse est à la libido ce que le vinaigre est au vin ».

Comme tout chercheur, il erre, rebondit, s'éloigne, remanie sa théorie où le doute et l'affirmation peuvent se rencontrer sur la même page : « Jamais l'angoisse ne procède de la libido refoulée » Et juste un peu plus bas : « Il peut continuer à être exact que dans le refoulement, de l'angoisse se forme à partir de l'investissement libidinal ».

À ce niveau de contradiction on ne peut que s'interroger, toutefois, il

nous raccroche aussitôt par ce formidable retournement théorique, dont l'annonce n'est pas sans évoquer un slogan publicitaire : « C'est l'angoisse qui fait le refoulement et non pas l'inverse ».

Continuons avec lui, sur ce chemin parsemé de questions, où l'insatisfaction de l'auteur cohabite avec quelques certitudes.

« Ce danger interne de la pulsion ne provoque l'angoisse que parce qu'il rappelle une situation de danger extérieur. Quel danger ? Le châtement de la castration ». Sur cette théorie du complexe de castration, sur son roc, Freud ne cesse de buter. Lacan va tenter dans ce séminaire de la conceptualiser autrement, puisque, selon lui, l'angoisse ne peut pas se ramener à une perte, mais à la perte d'une perte.

Otto Rank deux ans plus tôt, avait produit sa propre théorie selon laquelle, l'angoisse serait une conséquence d'un trauma, celui de la naissance. Il était tellement persuadé de la justesse de sa découverte, que chez lui, les cures duraient 9 mois. À ce terme, le patient ayant accouché de lui-même pouvait repartir fort d'avoir vécu la répétition du trauma originel. Cela peut prêter à sourire, mais il aura ses émules et cette idée fait encore son chemin de nos jours. Retenons que Freud n'y adhérerait pas totalement, il laissera Rank à ses pratiques de sage-femme et retiendra la conception de l'angoisse comme conséquence de la prématurité de l'homme qui à sa naissance : « Instaure les premières situations de danger et crée le besoin d'être aimé ». La perte, donc, celle de la mère et de son amour, s'ajoutera comme un des effets de l'angoisse humaine.

Tout le génie de Freud fut de constater que sa théorie n'avait rien de concluant : « Il est presque humiliant, écrit-il, qu'après un si long travail nous rencontrions toujours et encore des difficultés dans les conceptions des faits les plus fondamentaux, mais nous nous sommes proposés de ne rien simplifier et de ne rien dissimuler – si nous ne pouvons voir clair, du moins voulons nous voir clairement les obscurités » (Inhibition-symptôme-angoisse p. 39).

Sur cette transition, du clair-obscur freudien, passons à Lacan et laissons nous guider dans son séminaire par ce fil d'Ariane qu'il nous tisse, et sur lequel nous pourrions inscrire, histoire de ne pas trop nous emmêler : « l'angoisse n'est pas le doute, c'est l'absence du doute ». Quand le sujet doute, il s'arrache à cette affreuse certitude qu'il rencontre dans l'angoisse. L'angoisse n'est pas non plus liée à une peur de la castration : « ce n'est pas devant elle que le sujet recule », nous dit-il, « c'est de faire de sa castration un don à l'Autre » un Autre Autrifié pourrions nous dire « qui veut ma peau ».

Lacan commence son illustration de l'angoisse comme affect du désir de l'Autre, à travers l'image de la mante religieuse.

« Imaginons, nous dit-il, que je porte un masque et que je me retrouve face à une mante religieuse. L'angoisse surgit quand je ne sais pas quel masque je porte et donc ce qui pourrait m'arriver au vu de ses instincts carnassiers ».

Il reprendra les trois termes inhibition-symptôme-angoisse, qui dira-t-il, ne sont pas du même niveau, il les réinscrira dans un tableau, en diagonal, en laissant les espaces nécessaires pour y, ajouter notamment, l'empêchement, l'embarras, l'émotion, l'émoi dont il décortiquera le sens en s'appuyant sur leur étymologie.

Si Lacan implique l'objet petit a dans le phénomène de l'angoisse dans le sens où, je cite : « l'angoisse est sa seule traduction subjective » (Séminaire X p. 119). Encore faut-il préciser de quoi l'on parle, quand on parle d'objet.

Les théories psychanalytiques axées sur la relation d'objet, posaient cet objet du désir face au sujet, or Lacan nous démontre que cet objet petit a, doit être posé derrière comme ce qui le cause, mais alors, l'objet de mon fantas-

me, où se situe-t-il exactement ? De quoi est-il constitué ? Peut-on parler de deux types d'objet ? Nous allons voir comment, à travers toutes ces pages, va venir se ciseler cet objet petit a, là où se trouve noué le rapport de l'angoisse au désir. À ce titre, nous pouvons nous interroger sur cette formule qui dit que l'angoisse se place entre le désir et la jouissance. Qu'est ce que cela signifie ? Que l'angoisse barre l'accès à la jouissance ou qu'elle est l'ultime obstacle juste avant la jouissance ?

Dès les premières pages, Lacan va rappeler certains points qui sont selon lui de l'ordre de l'acquis. Il reprend sa formule du désir, comme étant le désir de L'Autre, le stade du miroir, comme temps inaugural où le sujet va se constituer dans le lieu de l'Autre, le graphe du désir, à la forme d'un plexus solaire, d'une poire d'angoisse, son schéma du vase renversé, celui de la division du sujet, et surtout, la théorie de la castration qui n'est pas à entendre dans le sens d'une perte, mais d'une cassure, « puisque c'est une image d'évitement qui fonctionne » puisque « c'est lorsque dans cette image trouée, dans ce blanc, vient à surgir ce qui manque, que l'on peut parler d'angoisse ».

Lacan, dénonce la théorie freudienne à propos du trauma de la naissance. À ce stade nous précise-t-il « pas de moi formé », la clinique objectale des psychoses nous le rappelle. Pour parler d'angoisse, il faut qu'il ait eu constitution d'un moi, un passage par la rencontre spéculaire. Il s'oppose tout autant à ce que cet affect soit le signal d'un danger d'une perte, celle de la mère ou de son amour : « Ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui engendre l'angoisse, c'est son imminence, ce n'est pas non plus l'alternance présence-absence de celle-ci car l'enfant se complaît à reproduire cette expérience notamment dans le jeu de la bobine ». Il insiste fortement sur ce point en rajoutant que c'est cette possibilité de l'absence qui est la sécurité de la présence. Ce n'est pas non plus, poursuit-il la peur de la castration qui crée l'angoisse, car le sujet l'a déjà rencontrée au stade du miroir, il sait qu'il est manquant, insuffisant. Nous pouvons constater que ce terme de castration pour Lacan n'est pas à entendre ici dans le sens d'une perte, comme je l'ai dit plus haut, mais d'une cassure qui marque l'image du corps propre dans le miroir, castration dans le sens aussi d'une menace qui s'intensifie au fur et à mesure que le sujet essaie de positiver cette cassure, c'est-à-dire de ramener la signification phallique à celle du corps. L'angoisse n'est pas du en moins, c'est du en plus, c'est un réel où rien ne manque. Je cite : « C'est lorsque se produit l'apparition du phallus à la place du manque, dans le champ spéculaire que nous pouvons dire que nous sommes dans l'angoisse pure ». Pour Lacan, il est impossible donc de concevoir cet affect sans évoquer le grand Autre barré « Cet Autre, dans la définition du fantasme, qui intéresse mon désir dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas ».

Dans le graphe S barré petit a, formule du fantasme, l'objet petit a n'est pas objet du désir, il est cause du désir, lorsque nous disons « je », c'est là que se situe le petit a. « la fonction angoissante du désir de l'Autre est liée à ceci, que je ne sais pas quel objet je suis pour ce désir ». Le névrosé dans le fantasme, recouvre l'angoisse par l'objet petit a, qui est un postiche qui lui sert de défense mais aussi d'appât à l'Autre. : « Que l'Autre se pâme, s'évanouisse devant cet objet que je suis, déduction faite de ce que je me vois ».

L'angoisse surgirait-elle au moment où le fantasme ne soutiendrait plus le désir du sujet ? Où son déchirement le rapprocherait de la Chose ? Alors l'angoisse, serait-elle un signal d'alarme ? Une mise en garde, qui pourrait se matérialiser sous l'effet d'une voix impérieuse : « qu'as-tu fait pour mériter ça ? ».

L'angoisse est, ce qui apparaît quand rien ne manque, elle peut prendre la forme d'un regard, d'une voix, d'un être questionneur. Nous connaissons le sphinx d'Œdipe qui est une figure de cauchemar et une figure questionneu-

se, c'est l'Énigme, c'est-à-dire, la question sous sa forme la plus fermée sous la forme d'un signifiant qui se propose lui-même comme opaque, à ce titre, rappelons-nous que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, ce n'est pas du signe.

Cette définition du signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant est largement évoquée par les psychanalystes, toutefois sa compréhension n'est pas aisée. Pour l'heure je vais me contenter de reprendre, ce que Lacan en dit ici :

« L'homme comme l'animal efface sa trace », on peut se servir pour exemple, des chats et de leurs excréments qu'ils s'empressent de recouvrir après leurs déjections, mais l'animal contrairement à l'homme ne fait pas de fausses traces, « des traces telles qu'on les croirait fausses alors que ce serait les traces de son vrai passage » « Faire des traces faussement fausses, nous dit Lacan, c'est essentiellement du registre de l'homme, c'est du signifiant » et ce qui nourrit l'origine du signifiant, c'est la visée que l'Autre se sache pas : Le « il ne savait pas » s'enracine dans un : « il ne doit pas savoir » c'est la notion même de l'A-cause. Afin de mieux nous éclairer Lacan fait un détour comme souvent dans cet ouvrage, par la clinique :

« Il a été méconnu la part foncière de faux qu'il y a dans la demande du névrosé, l'angoisse est liée à ceci que toute demande à toujours quelque chose de leurrant, en ceci que la réponse ne doit jamais être comblante ». Rappelons que c'est à cela que s'employait la mère du petit Hans, toujours sur son dos. Serait-ce cette place du désir que le névrosé tenterait de préserver dans l'élaboration de sa fausse trace, du signifiant ?

Alors, qu'elle est l'identité de cet Autre ? Lacan évoque l'Autre sous deux formes, l'Autre du désir et l'Autre de la loi qui auraient pour le névrosé le même objet commun : « ils sont destinés à barrer l'accès à la Chose, car c'est en tant que la loi interdit la mère qu'elle impose de la désirer ». C'est entre ce désir de la mère et la loi qui l'interdit que le sujet vient à se constituer. L'angoisse serait ainsi, l'opérateur dans la division du sujet, qui permettrait le passage de l'objet cause du désir, le véritable petit a, aux objets de substitution. Lacan ne fait ici qu'accréditer la thèse de Freud, sur l'angoisse comme cause du refoulement originaire.

Il continue sur ce que l'angoisse n'est pas. Il en fera son leitmotiv, au-delà de ce bourrage de crâne, comme il le dit lui-même.

L'angoisse n'est pas liée à la crainte du père de la loi, à l'amour du surmoi, car ce qui est redouté ce n'est pas l'échec, mais la réussite, le : « ça ne manque pas ». Pour exemple, nous nous souviendrons que pendant longtemps, nos sportifs français, ont été maîtres dans l'art d'échouer au bord de la victoire. La place de second éviterait-elle la tragédie de l'angoisse ? Permettrait-elle au sportif de continuer à fantasmer sur cette première place, de repousser ses limites sans jamais les atteindre ?

Quel beau détour, emprunté par le sujet névrotique pour éviter d'avoir à se confronter à cette idée de la jouissance ! Il n'y a qu'un pas à faire pour nous laisser mener du côté du désir, de l'objet petit a qui le cause, et la place qu'il occupe dans la perversion :

Ce que le névrosé sauve par le biais du fantasme, c'est son désir, son manque, ce vide à préserver, et c'est par le détour de l'angoisse qu'il y parvient, alors Lacan, pose la question suivante « si personne ne veut de l'angoisse, la subissant comme signal apeurant de son désir, quel est ce sujet masochiste qui lui, semble la chercher, jusqu'à la quêter comme voie d'accès à la jouissance ? »

À travers la clinique du pervers, il nous rappelle qu'il y a deux sortes d'objets, ceux qui peuvent se partager, s'échanger et ceux qui ne le peuvent pas, ces derniers, on ne peut en parler que par le fil conducteur de l'angoisse.

Ce sont des objets antérieurs à la constitution de l'objet commun.

Alors cet objet tant recherché par le masochiste, est-ce la douleur ? Et chez le fétichiste, est-ce la chaussure, l'étoffe ? Quant au sadique, que vise-t-il en s'adonnant à ces pratiques violentes exercées sur l'autre ?

Voici ce que Lacan nous livre à ce propos :

« Il est clair que pour le sadique, l'Autre existe, il est ce qu'il cherche, si nous lisons les 120 Journées de Sade que lisons nous : Alors que les personnages sont occupés à assouvir sur leur victime l'avidité de leur tourment, ils entrent dans une transe curieuse qui s'exprime ainsi : j'ai eu les cris du tourment j'ai eu la peau du con » C'est en quelques sortes l'envers du sujet que le sadique veut faire jaillir, un peu comme dans l'exemple du gant retourné où l'intérieur révélerait ce que le pervers ne voit pas, qui lui est caché, à savoir l'objet de son désir : « Ce qui se dérobe pour le sadique, c'est la visée de son action, aurait-ce un rapport avec Dieu que Sade ne cesse de citer ? » « Est-ce réaliser la jouissance de Dieu ? ». Pourrions-nous dire que le pervers poursuit toujours une sorte de jouissance mythique ou mystique, comme si le langage n'était pas passé par là, comme s'il voulait dégager le corps de toute parole ? Aurait-il comme objectif de préserver une jouissance sur laquelle n'apparaîtrait nulle faille ?

Pour le pervers, commente Lacan, L'Autre de la jouissance, Dieu par exemple chez Sade, et la loi ne font qu'un et lorsque l'Autre lui commande de jouir, le pervers obéit. Rappelons que pour le névrosé, c'est un peu plus compliqué, car à cette même formule divine « jouis ! », le névrosé ne peut répondre qu'une chose : « J'ouïs », car jouir ce n'est pas si facile !

Ce n'est pas tellement la souffrance d'un petit autre qui est cherchée dans l'intention sadique, ce que le sadique veut faire vibrer, c'est l'angoisse de l'Autre. Cette angoisse, Lacan l'écrit du S barré Zéro, formule qui signifierait en substance que ce que le sujet sadique ignore, « c'est qu'il cherche à se faire apparaître à lui-même comme pur objet, comme fétiche noir » Se ferait-il objet pour rendre à l'Autre ce dont il aurait été décomplété par l'entrée dans le langage ?

Le masochiste, contrairement au sadique, à un but déclaré : S'incarner lui-même comme objet d'échange, il s'offre à l'Autre dans cette jouissance de l'attente, une attente qui loin de procurer de l'angoisse s'avère au contraire être promesse de délices. Nous pourrions lire à ce sujet ce que les confessions de J. J. Rousseau nous apprennent sur les joies du châtement. :

« Après l'exécution, je la trouvais moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avait été ». Ici le châtement semble prendre la valeur d'une bonne surprise, ce serait donc le goût de l'après-coup, sans jeux de mots, qui exciterait le masochiste ? L'auteur dira qu'il en aimait davantage son bourreau de nourrice, entre eux, s'effectuait un corps à corps voluptueux où naquit un lien d'amour par le fouet. La question peut se poser, s'agissait-il d'un jeu érotique ou d'un vrai cas de perversion ?

Lacan abordera cette question du masochisme tout au long de la première partie de son séminaire, dans la mesure où dans cet objet petit a, qu'il soit du côté du sujet, dans la perversion ou du côté de l'Autre dans la névrose, rien ne doit jamais apparaître,

L'objet de la connaissance est insuffisant, car s'il fonde l'idée d'une conscience du moi, la constitution de l'objet qui part de la reconnaissance de notre propre forme, laisse apparaître un vide qui nous échappe, or c'est dans la dimension de l'angoisse que vient se manifester le petit a, à cette place prévue pour le manque.

Nous n'avons pas attendu la psychanalyse pour en faire l'expérience,

dans le miroir, ce que nous voyons de nous-mêmes n'est pas un moi en totalité, contrairement à la photographie, l'image dans le miroir est telle un négatif. Notre regard nous échappe, il nous sert à voir et pourtant nous ne nous voyons pas nous regarder. Mais comment imaginer ce qui manque à cette place étiquetée moins phi par Lacan. Si par hasard d'autres yeux, les nôtres, venaient à se loger à la place de notre regard, c'est là que surgirait l'angoisse. Lacan se référera à l'homme au loup de Freud. Dans son rêve répétitif, la fenêtre s'ouvre soudain, laissant apparaître les loups perchés sur un arbre, or ce sont les propres yeux du rêveur qui le regardent à travers le visage des loups, c'est dans ces lucarnes que se présente l'« Unheimlich ».

Ce qui se vérifie dans la relation imaginaire, se vérifie aussi au niveau du symbolique, Lacan reprend Hegel, dans son ouvrage de la phénoménologie de l'esprit, où Hegel nous dit qu'en parlant, l'homme fait passer son intérieur vers l'extérieur. Toutefois, convenons que dans cet « Inside out », il y a une perte, un reste qui n'est ni renversable, ni signifiable, le sujet se trouvant sans cesse renvoyé dans son discours, d'un signifiant à l'autre, ne se situant au fond que dans la coupure entre les signifiants. La coupure en question, c'est celle qui vise à couper l'élan du chasseur, nous dit Lacan, c'est la pulsion.

Vous trouverez un chapitre très intéressant au cours duquel Lacan traite du passage à l'acte et de l'acting-out qui ne sont pas de même nature. Il s'appuie sur le cas clinique « de la jeune homosexuelle » de Freud, et sur celui de E. Kris, « L'homme aux cervelles fraîches. » Je vous laisse le découvrir mais je ne résiste pas à l'envie d'évoquer l'acting-out dans la cure analytique.

L'acting-out, c'est un signe à l'analyste : « Tout ce que vous dites est vrai, dit l'analysant qui s'accuse de plagiat, simplement ça ne touche pas à la question, il reste les cervelles fraîches, pour bien vous le montrer, je vais aller en bouffer en sortant, pour vous le raconter la prochaine fois ». Par cette note d'humour, Lacan nous fait la démonstration que cet analyste en rassurant son patient, sur la légitimité de son œuvre, s'est préoccupé de répondre à la demande, or dans toute demande, il y a toujours quelque chose de leurrant en ce sens qu'elle ne doit pas être prise au pied de la lettre : « L'acting-out est à rapprocher du symptôme, toutefois, ce dernier n'a pas besoin de l'analyste, c'est un déplaisir dont la nature est la jouissance. Or dans l'acting out, c'est le transfert qui est pointé ».

À la question que certains analystes peuvent se poser dans la direction de la cure lors d'un acting-out, Lacan n'hésite pas, il tranche : « Il faut, dit-il, l'interpréter, l'interdire, voir renforcer le moi, l'acting out s'adresse à l'analyste et s'il a pris cette place, tant pis pour lui, il a tout de même la responsabilité qui appartient à cette place qu'il a accepté d'occuper ».

Dans ce séminaire, Lacan fait intervenir de nombreux psychanalystes, il met particulièrement en lumière les analystes femmes dont il fait l'éloge mais aussi la critique. Piera Aulagnier : « Un esprit ferme comme savent l'être les femmes ». Barbara Low, Lucia Tower, Margaret Little dont les articles serviront à nous éclairer sur ce qu'est le désir de l'analyste, ce que l'on nomme à tort, le contre-transfert.

Alors c'est tout naturellement qu'il nous emmène du côté de l'amour, en tant que lui seul permet à la jouissance de condescendre au désir. Que veut-il nous démontrer par là ? Que le sujet qui se propose comme désirant, se propose comme manque de a, et « c'est par cette voie qu'il ouvre la jouissance de son être ».

Je reprendrais une formule de Bataille sur l'amour et l'angoisse qui dit ceci : « Nous n'étions presque rien l'un pour l'autre, sauf lorsque nous étions dans l'angoisse ».

Bien que cette quête de l'insu, de ce reste de la jouissance soit perdue,

cela n'empêche pas le sujet d'aller la retrouver auprès d'un partenaire amoureux. Il ne fait certes que buter dessus, sur ce petit a, sur ce qui lui manque.

Pour poursuivre sur cette voie de l'amour, Lacan, invitera les psychanalystes à se pencher autrement sur l'énigme de l'orgasme. L'orgasme est lui-même angoisse pour autant « Qu'à jamais, par une faille centrale, le désir est séparé de la jouissance », « l'orgasme de toutes les angoisses est la seule qui s'achève réellement – aussi bien est-ce pour cette raison que l'orgasme n'est pas d'une atteinte si commune ».

Il redéfinira le rapport que chacun, homme et femme, entretient avec la jouissance : Sachez que si les femmes sont des vases, les hommes sont des potiers. La femme se tente en tentant l'Autre, c'est le désir de l'Autre qui l'intéresse, « Ce désir de l'Autre, relève Lacan, est le moyen pour que sa jouissance ait un objet convenable, quand chez l'homme, l'objet est condition du désir, or le désir ne fait que couvrir l'angoisse. Vous voyez donc la marge qui lui reste à parcourir pour être porté à la jouissance ».

Alors, si l'amour c'est donner ce qu'on (a) pas à quelqu'un qui n'en veut pas, que se passe-t-il dans le transfert dans l'analyse ? : « Par la première entrée en analyse le vrai objet que cherche le névrosé, nous dit Lacan, c'est une demande, il veut qu'on lui demande, la seule chose qu'il ne veut pas, c'est payer le prix ».

Vous n'êtes pas sans savoir que le thème de cette année est : L'Argent, avec un grand A, mais poursuivons. En analyse, annonce Lacan, « le névrosé ne donnera pas son angoisse, la logique dans l'analyse c'est que au moins il commence par donner un peu de son symptôme, il vous fait une offre fallacieuse, eh bien on l'accepte, de ce fait on entre dans le jeu » « Ce qu'il faut lui apprendre au névrosé, c'est cette chose qu'il n'imagine pas, ce rien, c'est justement son angoisse »

Pour rester dans la direction de la cure, notre auteur, dénonce la dialectique frustration, agression régression de certains analystes, ainsi que leur visée objective de ce qu'ils pensent être une fin de cure.

« C'est dans la mesure où vous laissez sans réponse la demande que se produit quoi ? L'agression dont vous parlez où ne l'avez-vous jamais vue se produire si ce n'est hors de l'analyse, dans des pratiques dites de psychothérapie de groupe ? Aucune agression ne se produit, par contre la dimension de l'agressivité entre en jeu pour remettre en question ce qu'elle vise par sa nature, à savoir la relation à l'image spéculaire. C'est dans la mesure où le sujet épuise contre cette image toutes ses rages, que se produit cette succession des demandes qui va à une demande toujours plus originelle, historiquement parlant et que se module la régression comme telle ». Il poursuit : « Jamais on a vu une analyse si réussie qu'on la suppose dans le procès de la régression repasser par les étapes contraires... c'est dans la mesure où sont épuisées jusqu'à leur terme, jusqu'au fond du bol toutes les formes de la demande, jusqu'à la demande zéro, que nous voyons apparaître au fond, la relation de la castration ».

Dans la dernière partie du séminaire, Lacan va déplier toutes les formes que revêt l'objet petit a et le préciser sous la forme d'une coupure « ce a est un morceau séparable qui véhicule primitivement quelque chose de l'identité du corps lui-même quant à la constitution du sujet ».

Tout l'usage psychanalytique du terme d'objet, est montré dans ce séminaire comme devant se centrer autour de cette évidence clinique, à savoir que l'objet petit a n'apparaît que dans sa dimension de manque. La perte c'est la chute hors de tout ordre de référence possible par le langage. Comme le souligne Serge Leclair, dans son ouvrage *Démasquer le réel* : « il nous faut maintenir une distinction entre l'objet petit a et les espèces littéra-

les par lesquels s'opère la conjuration de cette perte ». Ces objets dits partiels, ont une relation à l'objet perdu, je cite Lacan « Cette part corporelle de nous-mêmes est essentiellement et par fonction partielle ».

Parmi ces 5 objets générateurs et corrélatifs à un type d'angoisse, nous trouvons : L'objet oral, l'objet anal, l'objet phallique, l'objet regard et l'objet voix. Lacan nous précise qu'ils sont des objets cause du désir dont l'origine et l'avènement du reste, est le lieu du corps. « Le caractère de cession de l'objet petit a se traduit par l'apparition de la chaîne de fabrication humaine d'objets cessibles qui en sont l'équivalent ». « Le désir reste toujours au dernier terme désir du corps, désir du corps de l'Autre et rien que désir de son corps ».

C'est à travers ces quelques lignes que je vous amène vers la conclusion d'une lecture qui ne peut se conclure, gageons que c'est ici que s'ouvre le bal, celui des entrechats de nos réflexions analytiques, il est fort à parier que ce séminaire vous suspendra à un désir, celui de vous pencher sur l'angoisse, car « Le drame du désir resterait opaque si l'angoisse n'était pas là pour nous permettre d'en révéler le sens ».